

---

*A un Ami qui me sollicitoit de faire imprimer mon recueil de poësies.*

**J**e n'ai point la triste manie  
De prétendre au vain nom d'auteur ;  
Dans l'âge aimable du bonheur  
Voudrais-je consumer ma vie  
Pour les fruits tardifs du génie ?  
Les ris, les plaisirs sont mes dieux ;  
Je leur consacre ma jeunesse,  
Et j'aime à voltiger sans cesse  
Entre les amours & les jeux.  
Mes vers, gentilles bagatelles,  
Faites pour amuser les belles,  
Sont les enfans de mon loisir ;  
Eloigné de m'en faire accroire,  
Peut-être en cherchant le plaisir  
Je pourrai rencontrer la gloire.

---

*A M. de la Lande, à l'occasion de son mémoire sur le passage de Vénus présenté au Roi, & de sa promotion à la place de Pensionnaire de l'Académie des Sciences.*

**T**out vous rit & tout vous prospère  
 A la Cour, à Paris ainsi que dans les Cieux ;  
 Vous êtes fêté par les dieux ;  
 Si vous revenez sur la terre  
 Tout applaudit à votre docte essor,  
 En dépit de la jalousie,  
 La chaste & divine Uranie  
 Met dans vos mains un compas d'or.

Je vois tous les amours sourire à votre ouvrage :  
 Dans peu sans doute ils combleront vos vœux.  
 Vous avez de leur mère observé le passage,  
 Quel présage pour être heureux !

En gravant votre nom au temple de mémoire,  
 Uranie aujourd'hui couronne vos travaux ;  
 Et Vénus vous tirant de votre observatoire,  
 Vous conduit par la main dans celui de Paphos.

*Par M. D. Jannin.*

C iv

---

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du second volume du mois de Juillet 1772, est *Diamant*; celui de la seconde est la *Nuit*; celui de la troisième est l'*Ombre*; celui de la quatrième est les *Cartes à jouer*. Le mot du premier logogryphe est *Livre*, où se trouve *vie*; celui du second est *Bierre* (boisson) & *bierre* (sépulture); celui du troisième est *If*, où se trouve *fi*.

---

### É N I G M E.

**P**ALE, blonde, vermeille;  
 J'ai rarement la dernière couleur.  
 Je suis à nulle autre pareille,  
 Et ma forme varie ainsi que ma hauteur.  
 Commente qui voudra sur ma beauté factice;  
 Si mon éclat n'est qu'emprunté,  
 Il n'est pas aux humains de moindre utilité;  
 Je sçais les garantir du précipice.  
 Plus d'onze fois par an je viens les visiter,  
 Je leur offre long-tems un assez beau spectacle;  
 En mainte occasion je deviens leur oracle,  
 Et chacun croit devoir me consulter.

## l'Heureuse Sécurité.

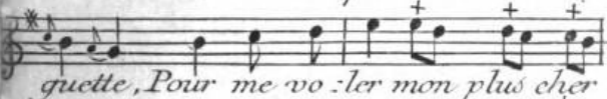
Par M.<sup>lle</sup> la Comtesse de Vidampierre.*Amoroso.*

Aoust,

1772.



On me dit que l'Amour me



quette, Pour me vo:ler mon plus cher



bien; A moi qui n'ai que ma hou:



let:te Mes ten:dres a:gneaux et mon



chien; Mais cet a:mour est un en:fant



Et mon Co:lu qui me def:fand



Ne me lais:se jamais seulet:te, Ne me



lais:se jamais seu:let:te.



Mais ô revers fatal ! je sers la terre entière,  
 Et je la vois, contre ses intérêts,  
 En m'opposant une épaisse barrière,  
 Rejetter mes bienfaits,  
 Et ternir tout-à-coup ma brillante carrière.

*Par M. le Général des B...*

### A U T R E.

**N**ÉCESSAIRE à la Société,  
 Ma forme est des plus régulières ;  
 J'y suis par mon égalité  
 Utile en cent manières.  
 A la ville, au hameau, chez les Grands, chez le  
 Roi,  
 A mille emplois divers il a fallu me mettre ;  
 Maint ouvrier, artiste, géomètre,  
 Ne peuvent se passer de moi.  
 Que dis-je ? d'être à la terre utile,  
 J'ai bien une autre fonction :  
 Je rends l'ordre des cieux facile ;  
 Et j'existois lors de la création.  
 Certains docteurs, curieux sans mesure,  
 Veulent absolument renverser ma structure,  
 Et s'arrogeant le droit de très-haus justiciers,  
 Prétendent me tirer tous à quatre quartiers ;

C v

58 MERCURE DE FRANCE:

Vainement contre moi leur science se grippe ;  
Je marche rondement sans nulle appréhension ;  
Qui sçait bien calculer ne voit dans leur principe  
Qu'erreurs , chimère & pure vision.  
Tel propos , diras - tu , lecteur , sont des fornications,  
Il faut te tirer d'embarras.  
Tu ne me vois donc pas ?  
Eh ! bien prends des Lunettes.

*Par le même.*

---

A U T R E.

QUOIQUE je sois de toute antiquité ;  
Je n'en paroïs ni plus vieil , ni plus jeune ;  
Condamné par état au plus rigoureux jeûne ,  
L'on ne s'apperçoit point de mon austerité.  
Plus fort qu'Alcide & plus lesté qu'Achille,  
Je renverse sous moi les plus rudes guerriers ,  
Et sans vouloir flétrir leurs superbes lauriers ,  
Sont-ils vaincus ? je demeure tranquille.  
Ils deviennent enfin mes illustres vainqueurs ;  
Mais je les abandonne à toutes leurs fureurs.  
Je me trouve par-tout , sur la terre & sur l'onde ;  
J'exerce mon pouvoir sur la brune & la blonde ,  
Sur les jeunes & sur les vieux ,  
Je les aveugle & leur laisse les yeux ;

Voilà bien une autre merveille ,

Je les rends lourds ,

Je les rends sourds :

Ah ! mon règne est passé , j'ai la puce à l'oreille.

*Par M. Sauvageot.*

### A U T R E.

**D**E me bien définir il seroit difficile ;

Je ne suis point un corps , encor moins un esprit.

Je n'habite ni l'air , ni les champs , ni la ville ,

Tout au plus me voit-on dans un pauvre réduit :

Le forçat qui , plié sous le poids de sa chaîne ,

Expie en murmurant ses funestes forfaits ,

Le courtisan déchu , victime de la haine ,

Celui que de Thémis ont proscriit les arrêts ,

Veulent que de leur sort je sois l'unique cause.

Il est vrai , le mortel qui jamais ne repose ,

Ne trouve qu'hors de moi ce futile bonheur ,

Ce faux éclat , ces biens dont s'enivre son cœur.

Mais qui m'a ne craint point , je veille à sa défense.

Il peut d'un pôle à l'autre aller en assurance ,

La tempête , le feu , l'ennemi , les fléaux ,

Les brigands ne sçauroient lui causer aucuns maux.

C vj

## 60 MERCURE DE FRANCE.

Lecteur, si d'Apollon tu brigues les caresses,  
Si d'un art délicat tu connois les finesses,  
Tu me cherches en vain, je ne suis point ton  
lot.

Il faut pour me savoir être un stupide, un lot.

*Par le même.*

---

### L O G O G R Y P H E.

**L**E voile qui m'entoure est assez amusant,  
J'ai de divers tableaux orné sa contexture,  
La fable en a fourni plus d'un intéressant,  
J'en dois un seul à la vérité pure  
Si l'histoire des Grecs en est un bon garant.  
Examinez mon voile, & dans chaque peinture  
Vous trouverez des traits qui soigneusement vus  
Vous rendront tous les miens comme s'ils étoient  
nuds.

Voyez-vous de Cypris cette jeune prêtresse  
Que l'amour précipite au sein de l'Hellespont ?  
Ici c'est l'instrument cher au dieu du Permesse  
Qu'on n'apprend à toucher qu'en se grattant le  
front.

Dans un pli de Moab on voit l'idole infame ;  
D'un côté c'est le dieu qui soufflant sur les eaux  
Du nocher à son gré glace ou rechauffe l'ame,

Et fait le destin des vaisseaux ;

C'est le fleuve fameux où le fils de Dédale

D'un téméraire essai fut puni par la mort ;

Cette jeune épousée est le prix d'un effort

Fait contre le héros qui fila pour Omphale,

Bias fut le plus fin s'il ne fut le plus fort ;

Cette figure colossale

C'est un géant à qui la terreur des mortels

Fit jadis en Phrygie élever des autels ;

Des enfans de Priam regardez la nourrice ;

L'oiseau que dans ses mains Hercyne tient tou-

jours ;

Ce qui pour Danaë comme pour une aëtrice

Fut plus éblouissant que les plus beaux discours,

Cette habile esclave de Crète

Dont le pieux Enée à Sergeste fit don ;

Un mont de Thessalie, une jument d'Admete,

Bien connus sous le même nom.

Le dernier cadre, nous y sommes,

Représente une Reine au regard dédaigneux

Qui disoit d'un ton sérieux,

« La seule Spartiate au monde met des hommes, »

Tu connois le détail, recule quelques pas,

Tous ces traits rassemblés font un portrait uni-

que

Qui doit paroître au point d'optique ;

Regarde en haut, plus haut ; tu me tiens, n'est-ce

pas ?

Eh bien ! je suis dans ma boutique.

Par M. S. de V.

## A U T R E.

**D**E neuf pieds seulement qui composent mon  
tout ,

Six donneront un fruit très-agréable au goût ;  
Deux offriront un arbre ; & quatre , une rivière ;  
Tu trouveras dans cinq un bitume odorant ,  
Un grand marché public , une arme meurtrière ;  
Dans trois , ce que jamais on n'excite en pleu-  
rant ;

Et dans huit , pour tout dire , un Père de l'Eglise,  
Ou , si tu l'aimes mieux , certaine chose exquise  
Qu'on servoit , nous dit-on... Je n'acheverai  
pas ;

Il faut te laisser seul franchir ce mauvais pas.  
Après quoi , cher lecteur , combinaison nou-  
veile ,

Et nouveaux efforts de cervelle.

J'ai des villes à te montrer

En Touraine , en Auvergne , & jusqu'en Italie :  
Chemin faisant , salut à la nymphe jolie

Qui de Jupin s'étant fait adorer ,  
Paya cher cet honneur par sa métamorphose :  
Souffre encor que l'on te propose

Trois notes de musique , un mois , un souverain ,  
L'un des membres du corps humain ,

Un élément, un nom commun de femme,  
 Un oiseau, des Romains autrefois respecté;  
 Et qu'on te dise enfin, par pure bonté d'ame,  
 Que le mot que tu cherche est un fruit de l'été.

*Par M. Gelhay.*

A U T R E.

EN profitant du voisinage  
 D'une bête & d'un élément,  
 Vous en ferez facilement  
 Un outil propre au jardinage.

*Par le même.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Choix de Contes & de Poësies Euses, traduits de l'Anglois, à Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Jay, Libraire, rue S. Jacques. 2 vol. in-12.*

LA première partie de ce recueil, contient une suite de contes que l'on peut regarder comme autant de leçons de mo-

## 64 MERCURE DE FRANCE.

rale, mises en action. Les morceaux qui suivent nous donnent une idée plus particulière des anciennes poésies écrites dans la langue Erse, langue que parlent les Montagnards d'Ecosse, & qui est une dialecte de la langue Irlandoise. Cette poésie a les défauts de la poésie orientale; elle en a aussi les beautés. Elle peint les objets avec les couleurs simples, naïves & quelquefois sublimes que donne la nature; mais elle est privée de cette variété de traits, que la poésie moderne a empruntée des progrès de la raison & des arts.

Les anciens Ecois honoroient un guerrier, qui loin de craindre la mort voyoit son approche d'un air riant. Un morceau intitulé *L'Amour & l'Amitié*, & plusieurs autres de ce recueil nous peignent ce mépris de la mort, naturel aux anciens peuples. « Toscar & Dermid, » n'avoient qu'un même cœur. Ils mois- » sonnoient ensemble les lauriers de la » victoire dans les champs de bataille. » Leur amitié étoit forte comme l'acier » de leur armure. Ils combattoient tou- » jours à côté l'un de l'autre. La mort » marchoit entr'eux deux. La mort même » ne put les désunir. Comala, dont ils » avoient tué le père dans un combat

» étoit jeune & belle. Tous deux la virent  
 » & en furent épris : chacun d'eux l'ai-  
 » moit autant que sa gloire. Ils vouloient  
 » la posséder, ou mourir ; mais le cœur  
 » de la belle étoit arrêté sur Toscar. Elle  
 » aima sa main parricide : elle oublia que  
 » cette main avoit versé le sang de son  
 » père. Toscar, dit Dermid, j'aime,  
 » j'aime cette belle. Je vois bien que son  
 » cœur ne s'ouvre qu'à toi ; mais rien ne  
 » peut guérir la plaie dont je suis atteint.  
 » Toscar, perce-moi le sein ici. Toscar,  
 » mon ami, soulage moi avec ton épée.  
 » Qui, moi, répond Toscar, que mon  
 » épée soit teinte du sang de mon ami ?  
 » Oui Toscar, & quel autre que toi est  
 » digne de trancher le fil de mes jours ?  
 » Envoye-moi dans la tombe avec hon-  
 » neur : je ne veux plus vivre. Il faut  
 » combattre.-- He bien, prends ton épée  
 » & mets-toi en défense. Puissé-je tom-  
 » ber avec toi ! ils combattent au pied  
 » de la colline. La mousse se teint de  
 » leur sang. Dermid tombe, & sourit  
 » au milieu des ombres du trépas. Tos-  
 » car, après sa fatale victoire, va retrou-  
 » ver l'objet de son amour. Il veut enfer-  
 » mer dans son ame le chagrin dont il est  
 » pénétré : mais Comala s'apperçoit de

» la tristesse , & le force à parler. Il veut  
 » la tromper par un mensonge. Je suis  
 » mal satisfait de moi , dit-il. Là - bas  
 » près d'un ruisseau , j'ai suspendu à un  
 » arbre le bouclier du vaillant Gomar  
 » que j'ai tué : j'ai voulu le percer de  
 » mes flèches ; mais j'ai perdu tout le  
 » jour en vains efforts. Où est donc mon  
 » adresse ? Et moi , dit Comala , je veux  
 » faire l'essai de la mienne : mes mains  
 » ont appris à bander l'arc. Ils vont en-  
 » semble. Toscar se tient derrière le bou-  
 » clier : Comala bande son arc ; la flèche  
 » vole & lui perce le sein. Heureuse  
 » main , s'écria t il , je te rends grace. Il  
 » m'est doux de périr de tes coups. Cou-  
 » che moi sur la terre à côté de mon ami.  
 » J'ai vengé mon père , lui dit Comala :  
 » maintenant la mort me plaît. Je t'ai-  
 » mois. Elle va finir mes peines. A ces  
 » mots elle se perce le sein. La belle  
 » chancelée , tombe , expire. »

Ce choix de poésie est terminé par des  
 lettres Angloises , qui nous présentent  
 plusieurs maximes de morale-pratique.  
 Dans la dernière lettre où il est question  
 de la médifance , on lira avec satisfaction  
 quelques réflexions très-propres à faire  
 sentir la perfidie & la lâcheté de ceux

qui s'occupent à diffamer les femmes. On a souvent répété que la femme paroïssoit avoir été formée , pour adoucir les passions violentes de l'homme , & pour repandre un peu de charme & d'allègement sur les soins & les inquiétudes qu'il est sujet à éprouver dans les embarras de la vie. On a dit qu'ayant un corps plus foible , & moins de fermeté dans l'ame , la nature l'a pétrie de charmes , & l'a douée d'un cœur tendre , en sorte que le plaisir le plus délicat pour notre sexe , doit être l'idée qu'elle est entièrement livrée à notre discrétion , & qu'elle est abandonnée sans réserve à la générosité de notre protection. Aussi voit-on que cette aimable & foible moitié de l'espèce humaine a reçu les hommages de l'autre à proportion que les nations se sont plus éloignées de l'état sauvage & de la barbarie. La chasteté & la fidélité sont les deux vertus dont leur reconnoissance puisse payer la générosité de notre sexe ; car pour la beauté , elle est si loin de pouvoir seule nous satisfaire , que dès que nous pourrions soupçonner que d'autres en partagent avec nous la jouissance , nous ne la voyons plus qu'avec dédain & colère. Quiconque ravit donc à une femme sa

réputation, dépouille une foible créature sans défense du seul bien qui pourroit la rendre estimable, change sa beauté en objet de dégoût, la perd sans ressource, & la laisse sans amis dans un affreux abandon. Il en est dont l'ame est si tendre & si douce, que la plus légère calomnie leur cause une peine qu'elles n'ont pas la force de supporter. Elles restent en proie à mille craintes effrayantes, sont obsédées de mille noires pensées, qui les jettent dans la plus profonde mélancolie. Qu'il est sauvage & cruel, l'homme qui peut immoler dans une raillerie, dans un bon mot, le repos d'une ame si foible & si sensible ! que le barbare qui se joue si légèrement de la paix d'une femme infortunée, considère un moment quelles semences de discorde il jette dans les familles ; combien de fois il a déchiré le cœur d'une mère en cheveux blancs, soufflé la fureur dans le cœur d'un mari jaloux ; combien il a reçu de malédictions de la malheureuse qu'il a déshonorée par ses sarcasmes, & qui dans l'amertume de son ame, lui reproche en secret les malheurs de sa vie. Quelles armes a-t-elle pour repousser cet outrage ? Que lui servira d'opposer sa douceur & sa simplicité à l'impudence

effrontée d'un lâche qui a foulé sous ses pieds un être foible qui ne peut lui résister; à la cruauté du mauvais plaisant qui calomnie son innocence, pour exciter la risée d'une troupe de fous; & qui, après avoir donné le coup de la mort, se dit tout content en lui-même: ne suis je pas un homme bien gai & bien plaisant?

*Digressions académiques* ou essais sur quelques sujets de physique, de chymie & d'histoire naturelle; par M. Guyton de Morveau, avocat-général au parlement de Dijon, honoraire de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de la même ville, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris. A Dijon, chez Frantin, imprimeur du Roi, & à Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, volume in-12.

M. de Morveau qui regarde l'étude des sciences physiques comme un délassement plus utile & plus satisfaisant que les vains amusemens d'une société de gens oisifs & incapables de la moindre application, nous donne dans ce volume plusieurs dissertations, fruits de son loisir studieux. Ces dissertations roulent sur différens ob-

jets de chymie, de physique & d'histoire naturelle. Le phlogistique est considéré dans la première comme corps grave, & par rapport au changement de pesanteur qu'il produit dans les corps auxquels il est uni. Le phlogistique, ou principe inflammable, est une substance qui échappe à tous nos sens, que jusqu'à présent nous n'avons pu obtenir seule & dégagée de toute autre matière, dont nous n'avons enfin apperçu l'existence & soupçonné les propriétés que par le grand rôle qu'elle joue dans la nature & les phénomènes qu'elle offre tous les jours à nos observations : elle est matière, donc elle est grave ; c'est une conséquence certaine qui, faute d'une détermination exacte ou du moins comparée, n'a servi qu'à nous jeter dans l'erreur, & à nous y entretenir, malgré une multitude de faits qui ne cessent de nous rappeler à la vérité. L'un de ces faits & celui auquel M. de Morveau s'arrête principalement comme étant le plus propre à nous donner les lumières désirées, est l'augmentation de poids que les métaux acquièrent par la calcination. L'auteur s'attache d'abord à rassembler toutes les expériences qui ont annoncé ce phénomène, à déterminer le

degré de confiance qu'elles méritent, à poser des principes pour les concilier & s'assurer de leurs résultats. Il donne ensuite une histoire critique abrégée des différentes solutions que l'on a proposées jusqu'à présent de ce problème intéressant. Il établit dans un chapitre séparé, par de nouvelles expériences prises non-seulement dans la calcination, mais dans toutes les opérations de la chymie, que la présence ou l'absence du phlogistique est la cause unique de la variation de pesanteur des terres métalliques, & que l'on peut en rendre l'effet sensible cumulativement par l'analyse & la synthèse, sans même qu'il soit besoin de les faire passer par l'état de chaux, de précipité, ni de fusion. Enfin après avoir rectifié les calculs de Stahl, Brândt & Cramer sur les parties composantes du soufre, il propose quelques vues pour la formation d'une table qui, en estimant la quantité de phlogistique des corps qui l'admettent dans leur composition par la raison de la pesanteur qu'ils ont avec lui & sans lui, donneroit de leur densité propre une mesure plus exacte que toutes celles qui ont été tentées jusqu'à présent, même par la comparaison des gravités spécifiques, &

qui, en allignant dans les différens composés la proportion de cette substance que l'on reconnoît être l'intermède ou l'agent principal de toutes les dissolutions & fusions, pourroit conduire à la découverte des vrais principes de ces opérations.

Cette dissertation est suivie de deux essais physico-chymiques sur la dissolution & la cristallisation. M. de Morveau y discute une matière bien importante dans la chymie & dans le système général de la nature. Il fait voir que tous les corps s'unissent en vertu de l'attraction, & que les molécules des corps prennent entre-elles des figures simétriques qui sont relatives à la nature des corps. Il prouve que ces deux opérations que l'on avoit regardées comme séparées & comme distinctes l'une de l'autre se font par le même mécanisme & qu'elles sont également assujetties aux loix de l'attraction. Ce mémoire offre d'ailleurs de très-belles expériences sur lesquelles l'auteur a établi sa doctrine toujours conforme aux principes de la plus saine physique.

L'observation sur une nouvelle espèce de Guhr qui termine ce volume, en annonçant aux Naturalistes une substance qui n'avoit point encore été décrite, & qui

qui peut servir à l'histoire de la formation des bitumes, leur fera de plus en plus sentir la nécessité d'abandonner les formes extérieures & de recourir aux moyens chymiques pour classer sûrement & pour rendre l'étude de l'histoire naturelle également utile aux sciences & aux arts.

*Esprit de Leibnitz*, ou recueil de pensées choisies, sur la Religion, la morale, l'histoire, la philosophie, &c. extraites de toutes ses œuvres latines & françoises; 2 vol. in-12. A Paris, chez J. P. Costard; Saillant & Nyon, libraires, rue St Jean-de-Beauvais; & à Lyon, chez Jean-Marie Bruyset, rue St Dominique.

Ceux qui nous ont donné des recueils de pensées sous le titre d'*esprit* & de *génie* n'ont pas toujours fait attention que ces sortes de compilations ne sont estimables qu'autant qu'elles ont été puisées dans des ouvrages volumineux ou qu'il est difficile de se procurer, & que ces ouvrages ne forment point un corps organisé & qui puisse perdre de son prix à être distribué en petites parties. Un lecteur judicieux souffre d'ailleurs impa-

D